PRESSES
UNIVERSITAIRES
DE FRANCE

Michel Camau

La Tunisie

QUE SAIS-JE ?

La Tunisie

MICHEL CAMAU
Directeur de Recherche au CNRS



DL-08 06 1989-13141

DU MÊME AUTEUR

La notion de démocratie dans la pensée des dirigeants maghrébins, Paris, CNRS, 1971.
Pouvoir et Institutions au Maghreb, Tunis, Cérès-Productions, 1978.
Contrôle politique et régulations électorales en Tunisie, Tunis/Aix-en-Provence, CERP/Edisud, 1981 (en collaboration avec Fadila Amrani et Rafaâ Ben Achour).
Tunisie au présent. Une modernité au-dessus de tout soupçon ?, Paris, CNRS, 1987 (ouvrage collectif sous la direction de M. Camau).
Etat de santé. Besoin médical et enjeux politiques en Tunisie, sous presse (en collaboration avec Hédi Zaiem et Hajer Bahri).

Aux « fils de l'Olivier »,
A Olivier...



ISBN 2 13 042137 7

Dépôt légal — 1re édition : 1989, mars

© Presses Universitaires de France, 1989
108, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris

PARCOURS

Tunis, avenue Bourguiba... La principale artère de la capitale tunisienne dessine, dans le prolongement du chenal de La Goulette, une pénétrante orientée d'est en ouest depuis la mer proche jusqu'à l'enceinte de la *Médina,* la ville ancienne adossée à une colline dont les fortifications ne sont plus que ruines. Elle communique avec ce haut lieu de mémoire et sa prestigieuse mosquée-université *Ez Zitouna* (de l'Olivier) par l'avenue de France et la *Porte de la mer (Bab el bahr).*

Fleuron de l'urbanisme colonial, qui lui avait donné le nom de Jules Ferry, l'avenue est ainsi chargée de symboles de ce qui fut l'annexion de la Tunisie arabo-musulmane à l'outre-mer français. Mais d'autres signes, plus récents, s'y superposent dans une mise en scène qui suggère d'autres parcours.

Edifiée là même où un bronze prétendait immortaliser l'œuvre coloniale de Jules Ferry, une statue équestre du président Bourguiba, tournant le dos à la mer, commandait la perspective qui conduit à la médina. A la figure du serviteur de la République impériale, qui avait, disait-on, « donné » la Tunisie à la France, se substituait celle du « fondateur » qui aurait rendu la Tunisie à elle-même en lui for-

geant une nation. Chassé-croisé où la statuaire écrit l'histoire.

12 mai 1881, les troupes françaises, expédiées par le cabinet Jules Ferry, sont aux portes de Tunis ; elles imposent au *Bey* une reddition en forme de traité de Protectorat.

1er juin 1955, le « Combattant suprême », retour d'exil, gagne Tunis depuis la mer et le chenal de La Goulette ; l'indépendance est proche, un nouveau pouvoir prend possession de la ville et... de l'histoire.

Histoire immédiate, chronologie d'une colonisation et d'une décolonisation transcrite sur le mode épique devant une médina apparemment désarmée et offerte au vainqueur. Mais la présence immobile de la ville ancienne amortit considérablement l'écho des légendes d'un siècle. Défigurée et marginalisée, la médina a cessé de peser de manière décisive sur le cours des événements. « Centre historique », elle ne maîtrise plus l'espace, mais elle est devenue refuge du temps, manifestation tangible d'une profondeur qui révèle telles qu'en elles-mêmes les célébrations des moments d'une « agitation de surface ».

Histoire lente qui, en s'imposant aux détenteurs du pouvoir, suscite leurs tentatives d'appropriation, sortes de revendications de légitimité sinon de recherches en paternité. Autre dimension de l'épopée, nouvelle statue : entre la médina et l'image de Bourguiba s'interposait une représentation d'Ibn Khaldoun, l'un des plus grands penseurs produits par la civilisation arabo-musulmane, témoin de la « Tunisie » du XIVe siècle, historien du Maghreb, analyste étonnamment moderne des faits sociaux en général et du politique en particulier.

D'Ibn Khaldoun à Bourguiba... Le trajet tient du raccourci, propice aux anachronismes et aux ambiguïtés. Né à Tunis, le Savant a parcouru le Maghreb

au rythme des conflits dynastiques. Il est entré au Panthéon d'une Tunisie qui, à son époque, n'était que virtualité. En le tunisifiant, le Politique entend se situer dans le sillage d'une modernité arabo-musulmane, alors même que ses propres pratiques peuvent entrer dans le champ de l'analyse khaldounienne de l'Etat-dynastie. Quoi qu'il en soit, l'hommage à Ibn Khaldoun a le mérite d'élargir l'horizon. Pas plus qu'elle n'est entrée dans l'histoire avec Bourguiba, la Tunisie n'existait en tant que telle à la naissance d'Ibn Khaldoun. Mais le XIVe siècle, avec la réapparition d'un Maghreb tripartite, constitue une étape charnière du lent processus d'émergence de cette entité que, depuis un siècle, l'on appelle la Tunisie. Regroupant une population d'environ 7 millions d'habitants dans les limites d'un territoire de 164 000 km², en bordure de la Méditerranée et au voisinage de l'Algérie et de la Libye, l'Etat tunisien n'est, en définitive, qu'une actualisation contingente d'un particularisme des plus anciens.

Une « tunisianité » antérieure à la Tunisie elle-même ? La formule donnerait à penser, postulat naïf, que la Tunisie d'aujourd'hui était nécessairement appelée à exister. Cependant, force est de constater les permanences. De la superposition des assises territoriales respectives de la Carthage punique, de l'*Africa* romaine, de l'*Ifriqiya* arabe, du *Beylik* de Tunis et de la Tunisie contemporaine, ressort par transparence un même noyau dur. Province ou Etat, la trace de la Berbérie orientale défie le temps. Elle nous laisse entrevoir le domaine de l' « histoire quasi immobile », socle des transformations et de leurs repères événementiels. La grande et lente transformation pour l'ensemble de la Berbérie a été son islamisation et son arabisation à partir du VIIe siècle et de la fondation de Kairouan. L'*Ifriqiya,* le « Maghreb

ouvert », a joué à cet égard un rôle décisif et conservé l'empreinte la plus profonde de l'Orient. Mais au sein de la civilisation musulmane et du Maghreb arabe, elle est demeurée l'espace de culture citadine que représentait l'*Africa* pour la Berbérie. Espace et culture, délimitations primordiales issues du rapport de l'homme à la nature qui perdurent au travers des bouleversements sociaux et relativisent la portée des constructions politiques.

L'Etat tunisien, la plus arabe des composantes du Maghreb, a émergé à la fin du XVIe siècle, au moment même où l'Afrique du Nord cessait « de vivre au rythme de l'Orient » (Fernand Braudel). Sa trajectoire est, dans une large mesure, sous-tendue par une fascination de l'Occident.

Fascination des élites tunisiennes par l'Occident, tout à la fois redouté pour sa puissance et ses prétentions hégémoniques, et admiré pour les instruments supposés de celles-ci : son système de gouvernement et sa maîtrise de la science et des techniques. La pénétration européenne a été tout à la fois combattue et favorisée par des tentatives d'appropriation et d'adaptation de certains des concepts et pratiques caractéristiques de la modernité occidentale. Sursaut de défense contre la France coloniale établie en Algérie, le réformisme des dirigeants du XIXe siècle a plongé la société tunisienne dans une crise sociale, économique et financière qui a débouché sur l'instauration du « Protectorat » français (1881). Le Mouvement national tunisien a puisé dans l'arsenal idéologique du colonisateur pour orienter et organiser son combat. L'Etat issu de l'indépendance (1956) s'est engagé dans un processus de modernisation qui, par certains aspects, a conforté l'emprise occidentale.

Fascination des élites occidentales pour les parti-

cularités de la « Tunisie de Bourguiba », considérée comme un îlot de stabilité et un modèle de modération dans un monde arabe déchiré par les conflits et en proie aux surenchères dans sa quête du renouveau et son aspiration à l'unité.

Trente années de régime civil républicain ont fait, il est vrai, de la Tunisie un cas particulier au sein du Monde arabe. Bien plus, ce régime a, dans une certaine mesure, cultivé le particularisme et tenté de soustraire la Tunisie à l'influence des vents d'est. Il a cherché à promouvoir une politique modernisatrice dont les référents culturels tendaient à l'affirmation d'une tunisianité distanciée de la mystique unitaire de l'*Umma* musulmane ou de la Nation arabe.

La relativisation de la portée politique et sociale de l'Islam, l'option en faveur du bilinguisme, la volonté affichée d'émancipation de la femme, l'industrialisation, l'urbanisation, toutes ces dimensions d'un réformisme conforme à une certaine idée du développement se sont soldées par l'émergence d'une société nouvelle. Mais celle-ci ressemble peu aux traits recherchés par Pygmalion et attendus de ses laudateurs : résurgence du religieux et revendication de l' « authenticité », disparités sociales et discontinuités culturelles, traditionalisation de la vie politique et essoufflement d'un mode d'exercice du pouvoir sanctionné par la retraite forcée du « Combattant suprême », Habib Bourguiba (7 novembre 1987).

A l'heure de l'après-Bourguiba, les racines anciennes du particularisme tunisien ne sauraient dissimuler les interrogations sur le devenir de ses manifestations les plus récentes.

CHAPITRE PREMIER

LA PORTE DU MAGHREB

> La Tunisie ? « (...) Est-ce autre chose que l'opposition d'un complexe de plaines à un complexe montagnard de signe opposé ? » (F. Braudel).

I. — Un complexe de plaines

Schématiquement, l'Afrique du Nord, de l'Atlantique à la Méditerranée orientale, est jalonnée par deux formations montagneuses, l'une en bordure du bassin occidental de la Méditerranée — le Rif et l'Atlas tellien — et l'autre du Sahara — les Atlas marocains et l'Atlas saharien. Plateaux et plaines s'intercalent, morcelés ou compartimentés, entre ces reliefs. La configuration de l'Algérie est la plus proche du schéma, dont elle offre pour ainsi dire une épure avec ses hautes plaines enserrées entre les plis des Atlas tellien et saharien, orientés parallèlement à la côte méditerranéenne. Celle du Maroc s'en écarte à l'ouest, où plateaux et plaines débouchent sur l'Océan. Cependant, c'est à l'autre extrémité de la péninsule que les déviances sont les plus accusées. Les deux Atlas, tellien et saharien, perdent en altitude et se rejoignent à l'est de l'Algérie, libérant l'espace, malgré leurs derniers surgeons, entre une double façade mari-



Carte morphologique de la Tunisie

time et le Sahara. L'assise de l'*Africa*, de l'*Ifriqiya*, de la Tunisie réside là, dans ce démantèlement des systèmes montagneux et le dédoublement de la Méditerranée.

Au regard de l'ensemble du Maghreb, la Tunisie fait figure de plat pays largement ouvert sur une mer à laquelle le Maroc « tournerait le dos » et dont les hautes plaines algériennes seraient séparées par une barrière montagneuse. Son altitude moyenne (300 m) contraste avec celles de l'Algérie (900) et du Maroc (800). « Toute l'Ifriqiya, jusqu'à Tripoli, soulignait déjà Ibn Khaldoun, se compose de vastes plaines (...). » Vastes et basses plaines qui, depuis Bizerte jusqu'à la frontière libyenne, le long d'un littoral reliant les deux bassins de la Méditerranée, communiquent entre elles et occupent les deux tiers du territoire tunisien.

II. — Maghreb ouvert et Maghreb profond

Suite de plaines (Tell, Steppe et Jeffara) ordonnée en front de mer (golfes de Bizerte et de Tunis, Sahel de Sousse et golfe de Gabès), la configuration de l'espace « tunisien » joue, ou du moins a joué, à l'encontre d'une logique proprement maghrébine.

Sans doute, le territoire de l'actuelle Tunisie contribue-t-il pleinement à la spécification d'une totalité entre mers et désert. Pour les Arabes, cet ensemble, délimité à l'est par l'Ifriqiya, formait le *Jeziret el Maghrib*, l'île du Maghreb. Cependant le Maghreb n'a jamais été en réalité qu'une péninsule. Non point que la comparaison du Sahara avec une mer se soit avérée par trop audacieuse. Mais parce que les plaines maritimes de l'ancienne Ifriqiya ont fait obstacle à une insularité maghrébine.

Dès 647, lors de leurs premières incursions dans

l'Africa byzantine, les Arabes auraient été en droit de considérer que le Maghreb n'était plus une île. A cette réserve près qu'ils avaient été devancés en Berbérie par d'autres conquérants. Comme les Phéniciens et les Romains avant eux, ils ont pris pied dans cette contrée en l'abordant par l'est. Ce que firent également les Turcs au XVIe siècle. La plupart des nombreuses invasions qu'a connues le nord de l'Afrique ont emprunté le front de mer tunisien. Seuls parmi les envahisseurs, les Vandales et les Français — ceux-là même dont l'occupation a été la plus brève — infirment la tendance.

Les plaines tunisiennes ont ouvert la porte du Maghreb aux différentes civilisations et formations étatiques qui ont dominé le monde méditerranéen. Elles sont accessibles par voies maritime et terrestre et donnent elles-mêmes accès à l'ensemble de la péninsule. Cependant, les potentialités naturelles d'un espace ne sauraient à elles seules tenir lieu d'explication. La fonction d'une porte, fût-elle naturelle, est à la mesure des besoins de communication auxquels elle peut répondre ou qu'elle est susceptible de stimuler. Autrement dit, pourquoi Etats maritimes et Empires en ont-ils franchi le seuil ? Ou, plus simplement, en quoi les plaines de la Berbérie orientale sont-elles attractives ?

Les richesses toute relatives de ces terres pouvaient répondre à des objectifs initiaux de razzias. Mais elles ne constituent que de « petites raisons » au regard de l'expansion arabo-musulmane au Maghreb. D'une certaine façon, l'Ifriqiya n'a été qu'une étape vers l'Andalousie. Plus exactement, son caractère attractif tient moins à ses ressources intrinsèques qu'à sa position stratégique à la charnière des deux Méditerranée. Pour les civilisations de l'Orient méditerranéen la Berbérie orientale et, à partir d'elle, l'en-